

L'AMITIÉ DANS LES ROMANS DE JACQUELINE CERVON

par Bernard Epin,
enseignant et critique de littérature enfantine

L'analyse qui va suivre n'a été effectuée qu'en fonction du thème de l'amitié ; seront volontairement laissés de côté d'autres aspects intéressants ou discutables d'une œuvre abondante, qui connaît un succès certain sans toutefois recourir à tout l'arsenal démagogique des séries que nous connaissons trop bien. Jacqueline Cervon est incontestablement, quelles que soient les réserves que ses livres puissent appeler, un écrivain important, qui dans presque tous les cas aborde des sujets, des personnages de notre temps et dont l'œuvre possède des constantes qui la rendent reconnaissable.

J'ai choisi comme ouvrages de référence : **Ali, Jean-Luc et la gazelle**, **Sélim le petit marchand de bonheur**, **Les chevaliers du Stromboli**, **Prince des neiges**, **Le fouet et la cithare**, **Le naufragé de Rhodes**, parus chez G.P., **Joao de Tintubal** et **Malik le garçon sauvage** chez Magnard, **L'aiglon d'Ouarzazate**, prix Jeunesse 1968, paru dans la Bibliothèque de l'Amitié. A partir de ces livres, j'ai dressé un tableau des principaux caractères du thème amitié et des repères qui jalonnent l'itinéraire de chaque intrigue.

Les composantes du thème

Dans huit cas sur neuf, l'amitié est vécue par deux garçons, dans un seul cas (**Prince des neiges**) entre un garçon et une fille. On peut remarquer que, ce dernier exemple mis à part, ce sont des garçons qui ont les rôles actifs, prépondérants chez J. Cervon et que ce choix n'est pas sans signification ; on en retrouve la marque et dans une certaine conception de la morale, qu'on verra plus loin, et dans l'écriture forte, musclée, chargée de la véhiculer. Deuxième caractéristique des deux personnages, des deux termes du couple appelé à vivre l'aventure de l'amitié : leur origine dissemblable, voulue comme telle ; différences ethniques : un petit Somali et un petit Français (**Ali, Jean-Luc et la gazelle**) ; différences d'âge et d'ascendance historique : Abou Bakr, l'homme des plaines et Ismaël, l'enfant descendant des anciennes tribus de l'Atlas (**L'aiglon d'Ouarzazate**) ; différences sociales surtout : **Joao**, le riche et le pauvre, **Prince des neiges**, le portier et la fille du banquier ; **Les chevaliers du Stromboli**, l'orphelin errant et l'enfant pauvre mais choyé ; **Malik**, l'enfant du lumpen prolétariat et le fils de travailleur humble ; **Sélim**, le fils de cireur et Zuffu le fils d'instituteur ; dans **Le fouet et la cithare**, Menikos, le fils du pauvre colon grec ancien esclave et Kleidès, le fils du chef perse de la région, et dans **Le naufragé de Rhodes**, une double dissemblance : Turhan, jeune Turc pêcheur d'éponges, Stavros, Grec et riche. Chacun des deux est présenté au départ dans un climat de solitude, plus ou moins angoissant, marqué par des rêves secrets, des phantasmes inavoués : Ali est solitaire dans sa tribu victime de la faim, Joao rêve sur les exploits des Conquistadores, Bépi sur ceux de Roland le chevalier, Menikos d'une paix durable et des dieux, Sélim voudrait aider la petite fille sourde du marchand d'eau à se faire soigner, Peter rêve de devenir pilote d'hélicoptère pour sauver les victimes des avalanches, Ismaël voudrait trouver un père et Abou Bakr un fils, Malik aspire à retrouver la vie rurale qu'il a quittée avec sa famille, Stavros, fils de famille comblé, veut vivre une vraie aventure d'homme. Avant que ne se noue l'amitié à travers une succession d'événements plus ou moins fortuits, l'auteur prend soin de mettre en valeur quelques signes destinés à révéler la bonté, la richesse du cœur qui se cache sous les visages multiples et parfois ingrats de la solitude. L'un de ces signes, le plus courant parce que le plus présent (le plus envahissant si j'ose dire) dans la littérature enfantine, c'est évidemment l'amitié pour un animal : gazelle (Ali), chat (Malik), chien (Bépi et Gino), bœuf (Menikos), lapin (Sélim). La présence d'un animal étant chargée par la suite, non seulement

de jouer le rôle de révélateur (tous les bons sont automatiquement bons avec l'animal) mais aussi de catalyseur des sentiments éprouvés par chaque membre du couple et de point d'application, de stimulant, à une action généreuse menée en commun.

Comment naît l'amitié

Le processus d'établissement des relations d'amitié se déroule généralement en deux temps dont l'un, assez anodin, annonce le suivant, beaucoup plus dramatique. Le premier temps est celui de l'étincelle généreuse, de l'acte sans importance à partir duquel s'ouvre le cœur, matérialisé généralement par un objet donné ou prêté qui prend vite une valeur symbolique : Jean-Luc donne son couteau à Ali, en retour celui-ci lui fabrique un bâton, Djemal donne un cerf-volant à Malik, Abou Bakr donne un tambour à Ismaël, Kleidès donne une cithare à Menikos, Miguel donne un livre à Joao, Peter montre sa maquette d'hélicoptère à Corinne, Gino réforme les fleurs de jasmin de Bepi qu'il a fait tomber. Ce premier échange, image même de l'idéale amitié qui sublime le moindre acte matériel en le chargeant d'un lourd potentiel affectif et sentimental, ce premier échange donc prépare le grand moment de crise, le nœud dramatique d'une action construite avec une rigueur classique, l'instant qui fait basculer les situations préliminaires, place les personnalités au pied de l'obstacle : je veux dire le sauvetage de l'un par l'autre qui sera généralement suivi du sauvetage réciproque de l'autre par l'un : Miguel et sa famille sauvent Joao du brouillard, plus tard Joao aide Miguel que les méchants garnements contraignent à nager dans le canal, plus tard encore à l'Université, Miguel épargne à Joao la tondeuse ; Djemal secourt Malik qui fait une chute dans les rochers et se casse un bras, Malik délivre Djemal prisonnier du terrible Ibrahim. Abou Bakr soigne Ismaël après sa chute, Ismaël sauve Abou Bakr qui risque de se noyer dans le torrent, Jean-Luc aide Ali agressé par le méchant Hassan, Ali sauve Jean-Luc victime d'une insolation dans le désert, Peter secourt Corinne, victime d'une fracture sur la piste de ski, Corinne le sauve quand il heurte un arbre, Kleidès sauve Menikos blessé par un cheval, Menikos en fait autant pour Kleidès blessé à Salamine, Turhan et les pêcheurs sauvent Stavros de la noyade et de l'attaque d'un Turc fanatique, Stavros prend la place de Turhan au travail afin qu'il ne perde pas son salaire. C'est à travers ce double mouvement que se forge donc une amitié lumineuse, débouchant en fait sur la notion plus large et sans doute moins abstraite, moins statique de solidarité, et basée sur l'égalité morale des partenaires. Égalité morale opposée aux inégalités sociales, historiques, mentionnées plus haut, ou vue plutôt comme une résultante des actes de courage individuels, des efforts personnels, des prises de conscience amenés par les conflits ou les obstacles jalonnant l'itinéraire de l'amitié triomphante. Dans tous les romans cités, sans exception, l'amitié et son corollaire l'action solidaire viennent à bout de toutes les inégalités, non pas en les attaquant, en les détruisant, en réalisant une égalité objective entre les protagonistes, mais en affirmant la primauté hiérarchique et démiurgique des valeurs morales et plus généralement de la pensée sur les réalités matérielles. Il y a égalité sur la base de la réciprocité du courage, de la générosité, de la dignité (un peu le tu t'es montré digne de moi, je dois me montrer digne de toi... mais chez Corneille, les héros appartiennent tous à la même classe).

Une écriture révélatrice

L'écriture elle-même est très révélatrice de ce mode de pensée. On saura gré à Jacqueline Cervon de ne pas charger les dialogues, et particulièrement les dialogues entre enfants, de leur conférer un rôle quasi fonctionnel, d'où la brièveté des phrases, leur forme toujours pure, un peu lessivée, au niveau du vocabulaire mais d'une syntaxe relativement claire et simple. Les dialogues c'est un peu le matériel. Par contre les monologues intérieurs et les commentaires de l'action prennent volontairement une forme littéraire plus élaborée, usent de la métaphore, de l'allégorie pour mieux souligner qu'on se trouve là dans le domaine noble du sentiment, de la pensée, des idées. L'amitié vécue par les enfants mais non explicitée, non hissée au niveau du langage conscient, c'est un adulte ou l'auteur lui-même qui lui donne son expression littéraire, celle qui l'inclut, en

quelque sorte, dans les valeurs morales, les seules dignes de figurer au fronton et auxquelles l'enfant se doit d'accéder par l'exercice de la vertu, c'est-à-dire les valeurs reconnues par l'adulte.

Les images s'appuyant sur la fleur épanouie, la lumière retrouvée, le cœur réchauffé, la pureté du ciel, reviennent régulièrement sous la plume de l'auteur qui affirme ainsi par le langage une sorte de conception transcendante de l'amitié. Dans **Ali, Jean-Luc et la gazelle** : « Une estime profonde liait déjà d'amitié Ali et Jean-Luc. Si Ali avait pu s'expliquer, il aurait dit « Jean-Luc a attaqué Hassan le brutal avec le courage du lion et l'audace du dig-dig. Jean-Luc a un sourire chaud comme le soleil, une voix douce comme la brise et des yeux clairs comme le ciel. Il est juste et loyal. » Dans **L'aiglon d'Ouarzazate** : « Soudain, la lune apparut au-dessus des monts. Elle se souvenait, enfin, de cette gorge déshéritée et venait lui dispenser sa douce clarté. L'or pâle de ses rayons s'accrochait au sommet de chaque vaguelette, transformant les eaux boueuses de l'oued en un flot de lumière. Elle adoucissait les rudes contours des roches, fondant les flaques de la piste. Elle vient baigner les cinq silhouettes, unies par le chant d'Ismaël comme les fleurs d'un laurier rose par la sève qui les nourrit. Ismaël chante : sur la terre ingrate un laurier rose a fleuri. »

Dans **Prince des neiges**, c'est l'allégorie du vilain petit canard qui est appelée à la rescousse. **Joao de Tintubal** se termine sur l'image d'un grand phare dressé sur un cap solitaire, symbole d'une volonté sans faille, de la devise « talent de bien faire » reprise d'Henri le Navigateur, qui est la base de l'amitié des deux héros. Dans **Le fouet et la cithare**, deux images prises au hasard : « Sous la gangue, l'amitié était restée intacte ». « Pour lui aussi, un ami était comme un chant accordé à celui de la cithare, un complément harmonieux sans lequel vivre n'avait pas plus de sens que pour les bœufs qu'il conduisait aux champs. »

Ce langage métaphorique souvent envahissant s'accorde avec la construction anti-naturelle de l'intrigue dont l'ossature est montrée dans toute sa rigueur démonstrative et dont j'ai rappelé plus haut quelles en étaient les prémices et la conclusion. Nous verrons plus loin quel jugement de valeur on peut porter sur ces divers aspects de l'œuvre de Jacqueline Cervon.

Mais avant de poursuivre l'étude des livres, je voudrais inclure d'autres pièces au dossier. Tout d'abord un enregistrement réalisé avec des enfants de dix à douze ans et qui porte non pas sur J. Cervon mais sur l'amitié. Je précise tout de suite que mon intention n'est pas d'en tirer des conclusions abruptes et définitives ayant valeur d'arguments indiscutables. Cet échange de propos doit simplement nous permettre de situer mieux à quel niveau sont ressenties les questions de l'amitié par des enfants.

Les enfants et l'amitié

- Moi, quand je parle de mon camarade, je dis toujours « mon copain ».
- Quand je parle de mon camarade, je dis son prénom.
(Ne peut-on avoir qu'un très bon camarade ?)
- Je ne pense pas, parce que sinon ce ne serait pas trop amusant, on s'en lasse vite... Et par exemple si on voulait jouer et qu'il soit pas là...
- Et si jamais on se dispute...
- J'ai plusieurs camarades, mais j'en ai quand même un préféré.
- Moi, c'est pas ça un camarade ; un camarade, je me confie à lui, je lui dit des trucs que je ne pourrais pas dire aux autres.
(Est-ce seulement quelqu'un avec qui on peut jouer, qui nous empêche de nous ennuyer ?)
- Par exemple, si on habite près de chez lui et qu'on a oublié un livre, on peut lui demander de le prêter.
- Moi, mon camarade c'est pas seulement ça ; il peut me servir de passe-temps, mais je peux lui servir de passe-temps aussi ; et puis il peut me dépanner en cas de besoin, enfin on peut se dépanner.
(Comment devient-on amis ?)
- M. est devenu mon camarade parce que quand il est venu à l'école R. me l'a fait connaître... ça a fait un camarade de plus.
(Et R., comment l'as-tu connu ?)

— Je me rappelle plus très bien, je crois que c'est à la Maternelle qu'on s'est connus.

— Moi, c'est un jour en déménageant, quand mon père a décidé de déménager, j'ai rencontré K... Et puis en allant à l'école on a joué... Et puis j'ai rencontré d'autres camarades.

— Moi c'est en premier quand il était pas avec moi ; après il était dans ma classe en 8^e, et puis en 7^e ; j'étais toujours à côté de lui, alors c'est pour ça qu'on est devenus camarades.

(Est-ce parce que vous étiez l'un à côté de l'autre en classe ou parce que vous habitiez le même immeuble ?)

— Non, c'est en classe.

(Dans l'immeuble, vous ne vous connaissiez pas ?)

— On se connaissait, mais on se parlait pas.

— J'ai rencontré P. au catéchisme et on n'était pas encore dans la même classe ; on se voyait de temps en temps ; mais pas très souvent. Maintenant on est dans la même classe et on est devenu vraiment bons camarades.

(Pourquoi ?)

— On s'est bien entendus, on était souvent du même avis sur des choses.

— On peut aussi être amis en portant aide à quelqu'un... Si par exemple il est tombé et il s'est fait mal... Un jour, on avait été au Sacré-Cœur et le frère de V. il était tombé sur une chaise ; moi et un de mes camarades on l'avait porté à la pharmacie... Maintenant on joue toujours dans la cour avec lui.

— Si on peut pas s'entendre, on se dispute et on ne peut pas être bons camarades.

(Peut-on s'entendre même si on a des goûts différents ?)

— A mon avis, non.

— Sur les jeux, nous étions pas toujours d'accord, moi et mon copain... Il voulait jouer à « chat », mais je voulais pas toujours jouer à la même chose, alors des fois il y avait des disputes... Mais chaque fois qu'on s'était disputés, cinq minutes après on jouait ensemble.

— Si on se dispute c'est rien, c'est l'affaire de quelques minutes, mais si on se bat, c'est pas la même chose. Si on se bat, ça m'étonnerait qu'on redeviennent copains... si on se bat vraiment.

— Des fois quand je suis avec mes parents, ma tante et mon tonton, ils se disputent tout le temps avec lui, puis cinq minutes après ils sont amis.

(Vous avez dit qu'on pouvait devenir amis à la suite d'un accident. Est-ce très important ?)

— Si par exemple quelqu'un a un accident dans la rue et qu'une personne va téléphoner à Police-Secours, ça changera rien. Ils étaient pas amis, ils seront jamais amis.

(Alors, est-ce que cela n'arrive que dans les livres ?)

— Non, c'est comme ça dans la réalité souvent. Une fois, j'étais en vacances, un dimanche ; j'étais avec un camarade, au bord d'un étang et il ne savait pas nager. On était trois et il y en a un qui a poussé l'autre ; alors il a fallu que j'aille le chercher.

— Si quelqu'un a à faire quelque chose qu'il ne peut pas faire tout seul, son camarade peut l'aider.

— Dans les films il y a toujours des histoires comme ça, quelqu'un qui aide un autre.

— Ça devient banal, c'est toujours la même chose.

— Moi je suis pas de son avis. Par exemple, dans les Aristochats il y a des choses qui sont drôles mais il faut toujours qu'ils se rencontrent par un désastre.

— On peut sauver la vie de quelqu'un sans qu'il s'en aperçoive. Par exemple, si une allumette brûle à côté de lui ; si je la vois et lui la voit pas, je peux l'éteindre.

— Par exemple, si un homme est en train de se noyer, on peut se jeter à l'eau pour l'aider ; mais si le sauveteur est en difficulté, on peut le secourir aussi... alors comme ça, ça fait un enchaînement...

— On peut très bien aider quelqu'un sans qu'il soit en danger... Si un camarade, le soir, il arrive pas à faire ses divisions et qu'on est en étude, on peut très bien l'aider.

(Vous disiez tout à l'heure qu'on confie à un camarade des choses qu'on ne dirait pas à d'autres. Quel genre de choses ?)

— Un jour j'ai découvert un nid d'oiseau, il y avait trois bébés dedans ; alors j'ai été le dire à mon camarade et il l'a pas dit aux autres, parce que, comme ils étaient tous contre moi, ils l'auraient démolé.

(Pensez-vous que c'est à l'école qu'on peut le mieux trouver des camarades ?)

— Oui, parce que, comme en dehors de l'école, on ne se rencontre pas, moi je pense que c'est en classe qu'on se fait des camarades.

— On peut connaître des gens même s'ils ne sont pas à l'école. J'ai un ami, je le connais parce que mon père connaît son père.

— Moi, mon père il a trouvé un ami en travaillant. Il était en difficulté, l'autre est venu, il l'a aidé. Puis un jour mon père l'a invité chez moi à manger, et après ils sont devenus amis. Quand mon père il a des difficultés, il lui téléphone et il vient.

(Est-ce qu'il y en a parmi vous qui ont des camarades filles ?)

— Je trouve que c'est bien d'avoir une camarade fille parce que ça nous fait découvrir les jeux qu'elles font.

— Quand j'étais en classe de neige, il y avait des filles que je ne connaissais pas ; à chaque chose que je disais, elles me donnaient des gifles... et puis, presque à la fin du mois, elle est devenue ma copine et on s'entendait bien.

(Est-ce que vous vous rappelez une belle histoire d'amitié, dans un livre par exemple ?)

— La Grotte aux fées... C'est bien. C'est un garçon, il est ami avec une fille ; ils s'amuse ensemble, ils découvrent des choses.

— Aussi Tom Sawyer...

Avant d'en venir aux commentaires, je veux vous livrer un autre résultat d'expérience, tout aussi empirique que la précédente, mais néanmoins significative. En expression écrite, il a été proposé aux élèves d'une classe du même âge, de faire un texte pouvant s'intituler « le meilleur ami », soit en partant d'une expérience personnelle soit en imaginant une histoire. Sur vingt-cinq textes, dix-sept partent de l'expérience personnelle, huit racontent une histoire. A l'examen on est frappé par plusieurs points de convergence :

1. Sur les dix-sept textes d'inspiration personnelle, treize parlent d'une amitié (ou d'une camaraderie, on a vu que la notion était très floue au niveau du vocabulaire) qui est née en milieu scolaire. C'est normal dira-t-on. Mais alors pourquoi la littérature pour enfants ignore-t-elle autant cette réalité ? Dans les romans de J. Cervon, un seul situe le départ d'une amitié en milieu scolaire (**Le fouet et la cithare**) mais il s'agit d'un roman historique qui se situe dans la Grèce antique.

2. Presque toujours les amitiés s'établissent entre enfants de milieux sociaux identiques ou très proches (ce qui recoupe une foule d'observations que j'ai pu faire en milieu scolaire depuis des années). Qu'on l'explique comme on voudra, y compris par certains interdits familiaux, c'est une autre réalité qui contredit la plupart des schémas édifiants auxquels les écrivains tiennent tant pour affirmer leur sens moral en montrant que la vertu peut rassembler par exemple les riches et les pauvres dans un même monde idyllique. Là je vous renvoie au passage de mon exposé de l'an passé, « Le roman et le monde contemporain », dans lequel ce point était abordé à partir d'un roman, **Le voyage secret**.

3. L'idée de l'amitié à deux est souvent confirmée comme dans l'enregistrement, mais avec une nuance de taille : le meilleur ami, c'est aussi celui qui vous en fait connaître d'autres ; ce qu'on ne saurait confondre avec cet autre schéma de l'amitié renforcée entre deux êtres qui se démènent pour en sauver un troisième soit de la maladie soit de la méchanceté.

4. Enfin, ceux qui ont inventé une histoire ont immédiatement imaginé des péripéties de roman avec sauvetage de personne en danger (des noyades en particulier, car tous ces enfants savent nager). Le fait que ces enfants-là appartiennent au groupe qui lit le plus pourrait nous inciter à penser qu'ils sont déjà intoxiqués par des clichés dûs à la répétition des mêmes thèmes dans la plupart des livres. Ce serait tout de même se satisfaire à bon compte et je crois que la vérité est plus complexe, c'est-à-dire que par-delà certains conditionnements on peut retrouver des besoins réels de l'enfant qu'on a su exploiter avec plus ou

moins de conscience et plus ou moins de bonheur. Ce qui nous ramène à Jacqueline Cervon dont les livres, selon la formule consacrée, « plaisent aux enfants ».

Amitié et morale

Apparemment, bien des aspects de ses romans tournent le dos à la réalité vécue sur laquelle ils plaquent des situations exceptionnelles, des personnages incarnant des entités qu'on a pris soin de choisir en contradiction afin que la solution d'un conflit ait valeur démonstrative. Ceci concerne son choix d'écrivain et nous n'avons pas à le lui reprocher en tant que tel. Tout au plus peut-on regretter l'emploi par trop systématique de trucs qui ont beaucoup nui à sa production récente, production certainement trop abondante pour ne pas engendrer des procédés. Mais ce qui nous intéresse est la valeur de l'image de l'amitié proposée dans ces livres, et comment l'auteur a su utiliser le parti qu'elle a choisi.

Encore une fois, je ne lui reprocherai pas de ne pas trouver dans ses romans une photographie du vécu de l'enfant, ou alors c'est condamner l'écrivain à n'être qu'un pauvre magnétophone techniquement mal fait et sans droit à l'imagination. J. Cervon part toujours de situations très vraies, montrées avec une force certaine dans la peinture et du milieu et des personnages : le début de chaque roman accroche, les personnages ont une présence parfois étonnante qui les rend très proches du lecteur : voyez la famille des pêcheurs portugais de Joao et les difficultés du héros pour s'intégrer au nouveau milieu scolaire, voyez la misère de la tribu d'Ali le petit Somali, les enfants d'Ankara jouant au cerf-volant et leur première rencontre avec Malik le garçon sauvage. Tous les romans de J. Cervon commencent sur le mode réaliste, non pas à la manière vériste, mais sous une forme très élaborée qui met en évidence l'essentiel d'une situation, en montre les articulations et fixe avec une rigueur d'épure les caractères de chaque personnage.

Le malentendu s'installe progressivement à partir du moment où l'écrivain ne se contente plus d'une description critique talentueuse mais veut la concilier avec une éthique abstraite à laquelle tout doit obéir pour que la démonstration ait une rigueur quasi mathématique. Ce n'est pas l'intention morale en elle-même qu'il faut condamner mais la distorsion introduite dans le récit, dans la mesure où la morale qu'on veut défendre ne peut s'incarner dans des situations vécues naturellement par des personnages qu'on a voulu véridiques au départ. Tous (sauf dans **Le fouet et la cithare**) appartiennent au monde contemporain, en incarnent certains conflits (la faim, le racisme, la misère), et l'auteur les fait progressivement basculer dans un univers moral dont l'idéalisme appartient au passé. Cet idéalisme trouve sa contradiction dans les situations mêmes où on les place. La négation des inégalités sociales ou plutôt leur remède dans des conversions morales individuelles est contredite par la réalité du monde qui nous entoure. On m'objectera que J. Cervon s'adresse à des enfants chez lesquels il convient de développer le sens de l'amitié, du courage, etc. Certes, mais ne peut-on le faire sans tenter de les persuader qu'avec une solide amitié on vient à bout de tout dans la vie, ce qui revient, pour le moins, à étouffer chez eux tout esprit critique et à les enfermer dans des schémas dont ils auront bien du mal à trouver l'incarnation plus tard. Autre objection : il s'agit de cas individuels, comme dans tout roman ; les héros de romans sont souvent exceptionnels. A cela, on peut opposer je crois l'analyse du début qui montre des convergences par trop évidentes entre tous ces cas individuels formés au même moule. Et encore une fois, qu'on accepte ou non cette morale, il n'en reste pas moins vrai que beaucoup de romans de J. Cervon souffrent du déséquilibre dont j'ai parlé plus haut. A y regarder de plus près, on s'aperçoit que les meilleurs livres sont ceux où elle a avoué le plus les conventions littéraires, ceux où les situations, les péripéties ont été le plus transposées.

C'est le cas d'**Ali, Jean-Luc et la gazelle** dont l'écriture se rapproche beaucoup de celle d'un conte, ce qui fait de cette belle histoire d'amitié entre un petit Somalien et un petit Français une sorte de parabole morale trouvant en elle-même son unité. C'est le cas du **Naufragé de Rhodes** où l'auteur n'a pas hésité à pousser très avant la convention en imaginant une ressemblance entre le jeune Turc et le jeune Grec, ce qui leur permet d'échanger leur identité et surtout leur fonction

sociale. Ce jeu d'échange des rôles, très employé dans la littérature moderne, donne au thème de l'amitié basée sur l'estime réciproque une assise beaucoup plus solide et à ce niveau de la convention, il est beaucoup plus facile d'accepter le brassage de grandes idées abstraites par des personnages qu'on imagine mal manipulant de telles entités dans la vie quotidienne. Si l'on pouvait faire un reproche au **Naufragé de Rhodes**, ce n'est pas sa convention, c'est de ne pas plonger plus avant dans la convention.

C'est le cas encore du **Fouet et la cithare** où le renvoi du lecteur dans l'histoire antique le met en situation d'accepter beaucoup plus facilement l'abstraction des valeurs morales qui sont justement héritées de ce lointain passé. Il est beaucoup plus facile d'entendre énoncer certaines sentences par un vieil aède grec ou un jeune homme qui chante le courage et l'amitié sous la forme d'un poème épique accompagné à la cithare. L'image de l'amitié qui se dégage de tous ces romans ressortit à un mythe sublime et pur, né sans aucun doute des rêves secrets des hommes et dont on trouve la trace de nos jours, et chez les adultes et chez les enfants ainsi que le montrent certaines réactions entendues tout à l'heure. Mais le roman réaliste s'accommode mal de ce genre de mythe à structure linéaire et ascensionnelle et si l'on veut montrer le triomphe systématique du courage, de l'amitié, de la solidarité, il faut choisir soit des situations exceptionnelles, au niveau de l'histoire, soit des fictions suffisamment transposées qui permettent d'inclure le rêve et les utopies dans leur véritable dimension imaginaire. Je dois dire que **Le fouet et la cithare**, premier roman historique de J. Cervon, en dépit de quelques facilités, peut faire espérer un nouveau départ dans son œuvre, que l'on voyait avec beaucoup de regrets s'enliser dans des procédés, avec la bénédiction de l'édition française toujours soucieuse de miser sur des valeurs sûres. **Le fouet et la cithare** a rappelé le pouvoir créateur d'un écrivain qui semblait se parodier lui-même dans un roman comme **Les moissons du désert**.

Mais par-delà J. Cervon, c'est la majorité des auteurs pour enfants que visent les réserves et les critiques énoncées plus haut. L'amitié, la solidarité, la fraternité, sont des valeurs morales qui appartiennent pour le meilleur à une longue tradition humaine et démocratique. Bien des auteurs se réclament de cette tradition qu'on ne saurait considérer comme périmée, mais qui a besoin d'être vivifiée, réévaluée en fonction de l'évolution du monde contemporain et des enfants. Si l'on veut donner aux enfants des modèles, car c'est bien de cela qu'il s'agit, ne les prenons pas dans un autre monde et en particulier n'adaptions pas sur des enfants des schémas venus du monde adulte. L'amitié telle qu'elle est vécue consciemment par des adultes, montrons-la vécue par des adultes. Mais l'amitié, si amitié il y a, entre deux gosses n'a pas besoin d'avoir une dimension cornélienne ou de retrouver l'élévation de Castor et Pollux pour mériter de figurer dans un roman. Dans ces amitiés triomphantes d'un couple d'enfants, il y a comme une transplantation du mythe du couple adulte parfait dont l'amour ne connaît pas de conflit et que rien n'empêche de se réaliser dans une œuvre commune. Voyez les romans de Claude Campagne. Or, pour l'enfant, beaucoup plus qu'un sentiment conscient, l'amitié est une réalité vécue, née à l'école, dans le H.L.M., le club sportif. C'est-à-dire les lieux de vie en commun, où il est difficile d'ignorer l'autre, une réalité qui s'appuie et s'épanouit dans la vie quotidienne. Pour l'enfant du XX^e siècle l'amitié prend le visage du temps des copains et ne se fixe pas dans une image d'éternité. L'amitié possède un caractère spécifiquement enfantin, qui s'accommode des petits conflits, des calculs égoïstes, où ce qu'on fait ensemble n'appartient pas forcément au monde tragique. L'amitié enfantine s'accompagne surtout d'un climat joyeux, drôle, voire plein d'humour. Dans les portraits de leur meilleur ami faits par les enfants cités plus haut, on trouve de nombreux éléments drôles, des moqueries sur le caractère ou sur le physique (la couleur des cheveux, les taches de rousseur, etc.).

Si nous revenons à Jacqueline Cervon, la rigueur morale de ses personnages et de leurs aventures, l'absence d'épisodes humoristiques ne contribuent pas peu à ce hiatus qui place des enfants dans des rapports d'adultes. On pourrait faire des remarques similaires pour d'autres auteurs intéressants eux aussi à plus d'un titre (je ne parle pas ici des fabricants de romans à la chaîne), par exemple L.N. Lavolle, ou Saint-Marcoux, ou Luce Fillol et dans le roman historique, de Joseph Le Poëzet Guigner. Dans la plupart des cas, il semble vraiment que l'amitié ne

puisse se développer qu'en climat morbide, au milieu des malheurs, des angolsses, des déchirements.

Autres romans, autres amitiés

Alors on s'étonne quand de temps en temps on a le bonheur de trouver un roman qui sorte des aventures édifiantes au ton pleurard, qui mette le lecteur de plain pied avec un univers où la récréation de la vie ne passe pas automatiquement dans le moule du sous-roman populiste ou d'un naturalisme aseptisé, avec réconciliation finale de tous les acteurs qui viennent saluer au baisser de rideau. Permettez-moi le rappel de quelques titres :

Dans le roman réaliste : l'amitié de Martin et Genève, un garçon et une fille dans **Martin et le visage de pierre**. A eux deux ils viennent à bout de la terreur d'un faux dur régnant sur la petite bande d'une rue. Les amitiés successives de David avec un adolescent puis avec deux filles dans **C'est la vie mon vieux chat**, exemple de dédramatisation du thème par l'insertion constante dans le quotidien. A l'opposé, mais avec une aussi grande vérité, on pourrait citer l'émouvante histoire de **Kawanga des glaces**, excellent exemple, là, d'une dramatisation justifiée par le sujet.

Et puis il y a les amitiés joyeuses comme celles des héros de Pierre Gamarra qui revendique avec tant de force le droit à l'humour dans la littérature enfantine, ou celles qui lient Bennett et ses inséparables compagnons en des aventures où l'amitié renaît régulièrement de ses cendres après chaque dispute ou chicane.

Il y a les amitiés un peu folles, à l'exemple des trois héros de **Cette sacrée guimbarde**, trois adolescents mordus de voiture dont il est intéressant de suivre l'évolution quelques années plus tard dans **Le petit bolide**, quand les contingences de la vie adulte font se dissocier les amitiés de jeunesse.

Et puis, et surtout, et toujours Colette Vivier, sans doute l'auteur français contemporain qui a su le mieux pénétrer au cœur même de l'univers enfantin et le restituer sous une forme romancée qui en préserve toute la fraîcheur et la vérité. La fiction y tient une grande place : l'intrigue du **Petit théâtre**, par exemple, est très exceptionnelle, pratiquement sans équivalence dans le monde actuel et pourtant quelle vérité. Si l'amitié est présente dans ces romans, ce n'est pas en tant que telle, en tant que sujet, elle imprègne (ou n'imprègne pas) les rapports entre les personnages ; sa force est montrée mais pas démontrée.

Dans cette lignée, d'autres romans encore, cités parmi les plus récents : **Un mystérieux garçon à lunettes** ou bien, malgré les réserves que je fais personnellement sur ce livre, **Nin, Paulina et les lumières dans la montagne**, qui, du point de vue des relations entre deux enfants, dont un est aveugle, nous donne un modèle de sensibilité, de justesse de ton.

Dans les romans historiques, n'oublions pas l'efficacité avec laquelle un auteur comme Georges Nigremont a intégré dans l'histoire une morale ouverte de l'amitié (rappelons pour mémoire **La ville déchirée**) ; et il faut aussi mentionner un autre aspect de la question : l'amitié détruite ou meurtrie par l'histoire elle-même. Ainsi **Temps d'orage** ou l'amitié de deux fillettes ravagée par les guerres de religion, **Ursula** et les conséquences de la deuxième guerre mondiale sur la vie de deux autres fillettes évacuées en Suisse. Enfin, pour clore ce bref inventaire, je rappellerai simplement quelques titres que vous connaissez tous, chefs-d'œuvre du roman fantastique où les rapports entre personnages débarrassés de toutes leurs références réalistes échappent à toute contingence utilitaire pour donner à l'amitié sa dimension poétique trop souvent oubliée : **Moumine le Troll**, **Les voyageurs sans souci**, **Le secret du verre bleu...** Par cette énumération bien incomplète, j'ai seulement voulu rappeler que par-delà la diversité des formes, il est une constante commune à tous les genres, et qui me servira de conclusion : l'amitié avec un A n'est certainement pas un véritable sujet de roman.

Bibliographie des ouvrages cités

Romans de Jacqueline Cervon :

Aux Editions G.P. :

Ali, Jean-Luc et la gazelle.
Les chevaliers du Stromboli.
Le fouet et la cithare.
Les moissons du désert.
Le naufragé de Rhodes.
Prince des neiges.
Sélim le petit marchand de bonheur.

Aux Editions Magnard :

Joao de Tintubal.
Malik le garçon sauvage.

Aux Editions de l'Amitié-G.T. Rageot :

L'aiglon d'Ouarzazate.

Autres romans cités :

Barrett : **Martin et le visage de pierre,** Nathan.

Buckeridge : série **Bennett,** Hachette.

Gamarra : **Le mystère de la Berlurette,** Farandole.

Gebhardt : **Un mystérieux garçon à lunettes,** Ed. de l'Amitié.

Inui : **Le secret du verre bleu,** Nathan.

Jansson : **Moumine le Troll,** Nathan.

Lerme-Walter : **Les voyageurs sans souci,** Nathan.

Matute : **Nin, Paulina et les lumières dans la montagne,** Nathan.

Monestier : **Kawanga des glaces,** Magnard.

Neville : **C'est la vie mon vieux chat,** Nathan.

Nigremont : **La ville déchirée,** Farandole.

Piguet : **Temps d'orage,** G.P.

Ponty : **Ursula,** G.P.

Tomerlin : **Cette sacrée guimbarde, Le petit bolide,** Laffont.

Vivier : **Le petit théâtre,** Farandole.

éditions des deux coqs d'or



UNE NOUVELLE
COLLECTION :

LA BIBLIOTHEQUE
DU LIVRE D'OR

Des histoires drôles et pleines
d'humour, de s illustrations
d'une grande fraîcheur.

★

LE CIRQUE (20 F)

★

LES TRES CURIEUX
PIQUE-NIQUE
DE GRAND MAMAN

LES DROLES
DE CHAPEAUX
DE GRAND MAMAN

UN CHAT
TRES TRES ETOURDI

LE GRAND GOUTER
DE M. TIGRE

40 pages, format 18,5 x 26
reliés sous couverture en
couleur, cartonnée et pelli-
culée. 12 F.

★